

Sergi Pàmies

L'Art de porter
l'imperméable

nouvelles traduites du catalan
par Edmond Raillard

Jacqueline Chambon

Éclipse

Nous nous rencontrons au bord de la piscine d'un hôtel où ne flotte encore aucun cadavre. C'est la fête d'anniversaire – cinquante ans – d'un homme de radio connu. Les invités – nous sommes près de deux cents – sont le résultat d'une sélection qui mêle parents, amis et collègues de travail. La vue embrasse douze kilomètres de plage en forme de croissant de lune, un horizon qui tisse toutes les couleurs du couchant et une procession d'avions qui, selon un ordre d'apparition rigoureux, défilent en direction de l'aéroport. Nous avons été présentés par une amie commune, qui a affirmé avec insistance que nous serions heureux de faire connaissance. Alors que nous échangeons les bises protocolaires, l'un et l'autre détectons dans l'air la même combinaison de timidité et de raideur. Peut-être parce que nous ne voulons pas contrarier notre amie commune, notre premier regard est de résignation, comme si, sans nous le dire, nous étions d'accord pour nous acquitter de cette corvée le plus rapidement possible. Les tâtonnements durent

jusqu'au moment où nous entrons en synchronie. L'amie s'en va et nous laisse à découvert. Maintenant, il ne dépend que de nous que la conversation se noie dans la piscine, ou pas. Nous faisons ce que nous pouvons. Toi, avec une délicatesse dont je te sais gré. Moi, avec une maladresse aggravée par des années d'inactivité. Nous alternons questions et réponses effervescentes jusqu'au moment où, à bout de ressources, je propose que nous allions prendre un verre au bar. Tu demandes du champagne et moi du vin et, comme je me connais, je résiste à la tentation d'en tirer une théorie. Nous trinquons à la santé du héros de la fête, qui nous remercie et nous annonce que dans quelques mois il jouera dans une pièce de théâtre. Nous n'applaudissons pas, ayant un verre à la main, et nous nous demandons comment il fera pour mener de front les représentations et ses six heures d'émissions quotidiennes. « Il ne dormira pas », affirmes-tu avec un sens commun sans appel. Juste à ce moment, je fais ce que je n'avais pas osé faire jusqu'alors : en plus de t'entendre et de te voir, je te regarde et je t'écoute. Même si les mondanités me mettent mal à l'aise, cela ne m'empêche pas de percevoir la cohérence entre la couleur de tes yeux et la vivacité introvertie de ton regard, l'importance que tu sembles accorder à tes cheveux et la chaleur de ton sourire. Les questions ont cessé d'être effervescentes et, bien que nous parlions travail, j'ai l'impression de reprendre une conversation commencée il y a longtemps. Différences entre il y a un instant et maintenant : il y a un instant, il m'était indifférent d'avoir l'air d'un misanthrope, et

maintenant je ferais n'importe quoi pour ne pas l'être. Je calcule qu'il doit s'être écoulé dix minutes au grand maximum depuis qu'on nous a présentés, et tu as eu le temps de m'expliquer que tu as fini tes études de lettres (avec un mémoire sur la fonction du paysage dans les récits de Mary Shelley et d'Edgar Allan Poe) et que tu es sur le point de te lancer dans un projet d'entrepreneuriat. Comme les avions qui se dirigent vers l'aéroport, j'ordonne, en formation descendante, les questions que j'aimerais te poser. Comme tour de contrôle, je prends le point de repère de tes yeux, qui émettent des signaux codés que j'aimerais être capable d'interpréter. J'avale une gorgée de vin, plus longue qu'il ne faudrait. Un sommelier y décèlerait des notes de désarroi, un arrière-goût de panique et l'adrénaline fruitée de l'expectative. Je ne fais plus semblant de tenir une conversation : je la tiens. Et cela signifie écouter plus que parler et ne pas me précipiter ni te demander pourquoi tu as fait des études de lettres ni quel genre d'ironie t'a conduite à choisir Shelley et Poe. Mais, juste au moment où je m'apprête à te parler avec une certaine continuité afin d'améliorer l'impression que je dois te faire, l'amphitryon prend à nouveau le micro et, radieux, invite tout le monde à poursuivre la fête au 26^e étage de l'hôtel, dans une discothèque privatisée pour l'occasion. L'annonce provoque la dispersion des groupes. Près de toi apparaît un homme dont l'âge et l'apparence lui permettent encore de se considérer comme jeune et qui, avec une familiarité plus proche de celle d'un frère que d'un ami, te prie – t'enjoint

presque – de l’accompagner. Alors, je m’aperçois que je ne sais rien de toi. Tu as des enfants ? Tu es séparée, toi aussi ? Tu es venue seule ? Je ne connais même pas ton âge, cependant je dirais que tu es de ce genre de personnes qui semblent avoir l’âge qu’elles ont. Je fais un pas en arrière et, avec le fair-play de ceux qui ne savent pas entrer en compétition, j’accepte le fait que nous sommes probablement arrivés au terme du rituel protocolaire. Nous ne prenons pas congé, et j’ose penser que la raison en est que nous considérons que la fête est assez décontractée pour favoriser ce genre d’allées et venues. Tu t’éloignes avec l’ami-frère tandis que je salue d’autres invités et m’oblige à considérer notre rencontre de façon objective : à coup sûr, tu n’es pas venue seule et à coup sûr tu es mariée. Les invités attendent l’arrivée des ascenseurs, par couples pour la plupart. Pour nous laisser monter – dix secondes d’ascension supersonique –, on exige que nous mettions un bracelet orange (droit à des consommations illimitées), sur lequel on peut lire le mot *éclipse* à l’intérieur d’un cercle. Je me souviens que la dernière fois que j’ai porté un bracelet c’était à l’hôpital. Après une crise de lipothymie suivie d’amnésie, j’ai été hospitalisé jusqu’à ce qu’on pose un diagnostic qui, au lieu de me rassurer, m’a déçu : stress. Derrière les baies vitrées du 26^e étage, la vue s’améliore. À la grandeur verticale et horizontale du paysage s’ajoute une perspective insolite sur la piscine. Malgré la distance, qui réduit les proportions à l’échelle d’une maquette, je jurerais qu’un cadavre flotte sur l’eau parfaitement éclairée. Je m’abstiens du moindre commentaire parce

que cela pourrait être une hallucination et j'entre dans la discothèque. J'esquive la puissance des enceintes et je vais au bar où j'essaie de participer à des conversations sur deux sujets omniprésents : Twitter et l'indépendance. J'ai la sensation que personne ne m'entend quand je parle. Je ne te cherche pas des yeux pour ne pas avoir l'air de forcer un échange de regards faussement fortuit. Comme toujours, j'envie la désinvolture dissolue de ceux qui se sont mis à danser. L'amphitryon, heureux, parle avec un de ses amis, un musicien connu qui s'est proposé comme disc-jockey, avec un répertoire parfait, ni trop nostalgique ni trop moderne. Je demande un gin tonic et on me le sert avec les proportions inversées. Je le bois, impatient de voir combien de temps le mélange de l'alcool et des nouveaux médicaments que l'on m'a prescrits mettra à me foudroyer. L'effet est immédiat. Les minutes se bousculent dans ma tête, ankylosent les neurones les plus actifs et me font me sentir plus circonspect que je ne le suis. C'est peut-être pourquoi, lorsque des amis qui habitent près de chez moi me proposent de partir avec eux en voiture, j'accepte en sachant que je regretterai de m'être éclipsé sans rien te dire. Je prends congé de l'homme de radio avec une poignée de mains cordiale mais, quand nous arrivons au parking, je reçois un texto : « Je suis désolé que tu ne te sois pas amusé. Mais merci d'être venu. De tout mon cœur. Salut ! » Je me demande comment il a fait pour diagnostiquer un état d'âme que je ne suis même pas sûr d'avoir. Entre-temps, les amis qui ont proposé de me ramener affrontent la caisse automatique du parking,

qui n'accepte pas une carte de crédit d'entreprise conçue pour n'être refusée en aucune circonstance. Ils essaient encore et encore, de plus en plus en colère, jusqu'au moment où, pour pacifier la situation, j'introduis dans la machine un billet qu'elle avale avec avidité. « Les machines préfèrent les espèces aux cartes », dis-je comme si j'énonçais un aphorisme néolibéral. Nous montons dans la voiture et nous sortons de l'hôtel par une rampe aux virages maléfiques. Plus qu'ils ne crissent, les pneus gémissent. Nous devons freiner près de l'entrée parce que, entre deux voitures de police, des infirmiers équipés de gilets réfléchissants chargent dans une ambulance un cadavre recouvert d'une couverture isotherme. La civière passe assez près de nous pour que je reconnaisse la manche mouillée et le bras qui pend – avec le bracelet au poignet –, les mocassins du mort, identiques à ceux que je porte et, éclairés par les gyrophares, les ongles rongés des mains et une Swatch qui, comme la mienne, indique l'heure qu'il était il y a trois heures. J'imagine notre amie commune en train de te téléphoner demain pour te dire : « Tu sais, l'homme que je t'ai présenté ? Eh bien on l'a trouvé noyé dans la piscine, tu te rends compte ? » Les consignes de la police nous obligent à dévier de notre route et à passer par des quartiers dont je ne savais même pas qu'ils existaient. À travers les vitres teintées de la voiture, la ville semble la capitale d'un pays de vampires qui se nourrissent, outre de sang, de bruit et d'euphorie. Ils se déplacent en groupes, au ralenti, et les rares d'entre eux qui ne sont pas en train de pianoter

sur l'écran de leur téléphone portable nous saluent quand nous franchissons les passages piétons sans nous soucier, eux pas plus que nous, de la couleur des feux. Je soupçonne que cette impression hallucinatoire est une stratégie de fuite pour ne pas admettre que, contrevenant à tous les traitements, je pense davantage à toi que ce que je suis capable d'assimiler. Et j'ai aussi l'intuition que les minutes que nous avons passées ensemble ne suffiront pas quand je voudrai me souvenir de toi avec quelque garantie d'exactitude. Avant qu'il ne soit trop tard, donc, je scanne mentalement tes yeux, tes cheveux et les pointes de ton sourire. C'est un sourire qui promet des éclats de rire chaleureux que, si je n'étais pas mort, étendu sur la civière d'une ambulance, je serais enchanté de partager.

Ébauche de communication pour un hypothétique congrès de divorcés

1

Les couples qui se séparent ne devraient pas attendre la décadence de l'ennui ni la tentation de l'infidélité. Au moment de plénitude, quand l'amour a pour carburant les affinités et l'enthousiasme, ils devraient être assez généreux pour s'arrêter là et, avec la satisfaction du travail bien fait, se mettre d'accord sur un point final qui ne déshonore pas les jours vécus. Ainsi, ils s'épargneraient la douleur des renoncements et le châtement d'interpréter les sentiments comme ce qu'ils sont et non comme un prétexte pour transformer l'affection en répulsion ou en indifférence. Comme les plus grands sportifs, qui savent percevoir l'imminence du déclin, les amants devraient se protéger l'un l'autre avec loyauté et courage. Ce serait cohérent avec le respect d'une liberté qui, lorsque les relations se prolongent uniquement par obstination, se dégrade jusqu'au pourrissement. Il n'est pas vrai que l'érosion est imperceptible. Bien avant de disparaître, elle se manifeste dans des détails que les couples détectent mais nient consciencieusement, soit parce

que l'inertie atrophie leur capacité de décision, soit parce qu'ils préfèrent croire qu'il y aura des jours meilleurs. Même si ça n'en a pas l'air, ces prolongations peuvent être fructueuses. La preuve, c'est qu'elles s'incarnent souvent en fils et en filles et en périodes de vie commune qui ont la capacité de nous transformer à tel point que, lorsque nous essayons de redevenir comme nous étions, nous nous rendons compte que les sentiments évoluent plus vite que les êtres qui les éprouvent. Ce décalage suscite des malentendus et multiplie les occasions de nier l'évidence. S'en sentir coupable aggrave la médiocrité du dénouement. C'est pourquoi, dans les premières secondes de la rupture proprement dite, je réagis avec la volonté d'être à la hauteur, non pas des dernières années que nous avons passées ensemble, mais de toute l'histoire que nous avons partagée. Je me représente à nouveau la scène, qui ressemble probablement à celle que beaucoup d'entre vous ont vécue. Elle me dit ce que j'attends depuis longtemps qu'elle me dise. Que nous devons parler. Qu'elle ne m'aime plus. Qu'elle a rencontré quelqu'un. Qu'ils commencent à mieux se connaître. D'emblée, je ressens de la chaleur et de la honte. Ce sont deux sensations contradictoires, imprévues et brutales. Je constate que la chaleur est plus émotionnelle que physique. La honte, en revanche, tend mes muscles et dynamite l'échafaudage de normalité dans lequel nous nous sommes réfugiés, sans en assumer tous les risques. Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que le changement que nous venons de déclencher est

sans retour possible et entraînera de nombreuses conséquences. La tristesse tarde à venir et, avec un sens des priorités qui me surprend, je me donne pour consigne de ne pas me raconter d'histoires. Du moment que j'en avais l'intuition, je ne peux pas agir comme si j'étais pris au dépourvu. Donc, pour nous épargner des contrariétés inutiles, je fais passer les principes avant les émotions. L'abîme que nous avons créé trouve son expression dans la façon dont elle croise les bras et baisse le regard, exténuée d'être allée au-delà de ses limites habituelles. J'identifie l'origine de ma honte : me rendre compte que le fait que je l'aime ne lui apporte plus rien, même pas le réconfort d'une compagnie plus velléitaire qu'efficace. Nous sommes dans la cuisine, qui m'a toujours semblé être le territoire idéal pour se dire nos quatre vérités. Dans les cuisines, l'intimité est relative. On y entend des bips de sèche-linge et des bruits d'essorage venant de la cour intérieure, et le ronronnement cyclothymique du réfrigérateur agit comme un médiateur impartial. Je la regarde et, sans le lui dire, je lui sais gré de ce que je lui ai reproché à d'autres moments : sa façon de se réfugier dans des silences insondables jusqu'à ce que tout soit concentré dans un message irrévocable auquel fera suite – avec elle, on a toujours l'impression que derrière chaque abîme il va y en avoir un autre – un nouveau silence. Cette fois, les apparences ne trompent pas. Les néons durcissent l'expression de nos visages et désamorcent la tentation des pleurs. Cela ne fait que cinq minutes que nous sommes séparés et je me sens comme si cela faisait dix ans.

Maintenant je peux le reconnaître : je me suis préparé de façon subconsciente pour en arriver là. J'ai surmonté toutes les phases de l'entraînement, les plus exaspérantes et les plus prometteuses. Et je suis émerveillé de découvrir toutes les ressources dont je dispose. De plus, je suis impatient de voir à quel point cette préparation m'aidera à éviter le paroxysme des reproches et des lamentations. Je peux transformer la rupture en un acte qui donne de la cohérence à tout ce que nous avons vécu, sans nous salir davantage que ce que nous sommes déjà, à force d'être restés coincés dans une forme de respect maintenant obsolète. Quand nous nous sommes rencontrés, nous improvisons. C'est pourquoi je prévois que, dans cette phase de désamour qui s'ouvre à peine, nous devons être plus stricts et nous ne pourrons pas nous laisser aveugler par les manifestations arbitraires de la spontanéité. Et, je ne sais pourquoi, la conviction qu'il y aura beaucoup plus d'amour dans cette rupture que dans le déclin qui l'a précédée agit comme un analgésique.

2

Nous ne formions pas un bon couple. Nous le savions l'un et l'autre mais nous avions le bon goût de ne pas en parler. Quand deux personnes se rencontrent et se sentent attirées l'une vers l'autre, le récit par lequel elles se remémorent plus tard la première rencontre est généralement bienveillant. Mais dans notre cas la

séduction n'a pas été bilatérale. Cela faisait des années que j'étais prédisposé à me laisser séduire et je n'avais jamais imaginé que j'aurais la chance d'être ravi – c'est le terme qui s'approche le plus de ce qui s'est passé – par quelqu'un comme elle. Si j'analyse les faits avec une certaine rigueur rétrospective, je conjecture que tout cela a été la conséquence d'une réalité antérieure, que je n'ai jamais connue. Que les raisons pour lesquelles elle s'est intéressée à moi avaient sans doute davantage à voir avec des épisodes de son histoire personnelle – des dominos antérieurs à moi – qu'avec mon pouvoir de séduction. Par bonheur ou par malheur, on ne se rend pas compte de cela au moment où on le vit, mais ultérieurement. Nous nous sommes rencontrés dans une fête et nous sommes tout de suite trouvé en commun une certaine curiosité, ce que j'ai vécu avec l'impression d'avoir gagné à la loterie ou d'être la victime d'un pari pervers. Et comme, à cette époque, j'associais encore la nouveauté à la joie, j'ai conjecturé que l'expérience serait aussi exceptionnelle qu'éphémère. La preuve en est que le lendemain de ces quelques jours, que la mémoire a fondus en un seul jour, quand je suis sorti de chez elle avec l'allégresse des élus – dansant dans la rue en imitant la scène d'une publicité de parfum que l'on voyait à l'époque –, il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il puisse y avoir la moindre possibilité que nous nous revoyions. Il faut bien reconnaître que lorsqu'on s'accouple, il y a des évidences qu'il vaudrait mieux ne jamais perdre de vue. En général, l'union de deux personnes présente des disparités flagrantes : de

beauté, de statut social ou d'intelligence. Sur les trois points, je partais battu, et je n'aurais pu l'égaliser qu'en gentillesse (la gentillesse qui était alors la mienne, cela va de soi), en prédisposition à vivre pleinement les heures de satisfaction que le hasard avait pu m'assigner et, le moment venu, en volonté de savoir perdre. C'est pourquoi j'ai été surpris qu'elle veuille me revoir. Et, plus encore, que des semaines plus tard nous soyons devenus inséparables (en l'écrivant, je prends toute la mesure de la fragilité de cet adjectif). Parvenus à ce point, j'ai mis toute mon énergie à vivre l'amour partagé avec la même intensité que, par le passé, d'autres amours non partagés. Je reviens à l'image de la loterie : peut-être que celui qui gagne se rend compte des dangers qui le menacent mais, en toute logique, il va de l'avant, ne serait-ce que pour voir vers quelle catastrophe imprévisible ce gain inattendu peut l'entraîner. Ce sont les années qu'il m'est le plus agréable de me rappeler. Elles contenaient la dose exacte de surprise et de variété et comprenaient beaucoup de voyages et, au moins en ce qui me concerne, un état de gratitude permanente. Autrement dit : même si j'étais capable de croire que l'amour était réciproque, je comprenais aussi que, d'un point de vue scientifique, il était improbable qu'une femme comme elle soit tombée amoureuse de quelqu'un comme moi. Je ne le dis pas par fausse modestie ni pour jouer les victimes. Au contraire. Précisément parce que je suis vaniteux, j'ai choisi de prolonger l'amour au maximum, persuadé de trouver le moyen de le préserver. Mais la transition naturelle

de l'exception à la routine a souligné nos défauts. Avec une particularité : mes défauts étaient plus graves pour elle que les siens pour moi. J'étais impatient et je faisais preuve d'une capacité malsaine à souffrir sans nécessité et, surtout, de façon inopportune. Il y a des circonstances atténuantes, liées à mon enfance, qui pourraient être présentées à un tribunal de psychanalystes, mais dans la pratique c'était une souffrance qui pouvait être confondue avec une jalousie protectrice, dépourvue de dramatisation mais assommante. Et, de plus, j'étais ennuyeux. On parle peu de l'ennui, mais je veux profiter du cadre de ce congrès de divorcés pour dire que c'est sans doute le premier facteur d'empoisonnement des relations. Je suis tellement ennuyeux que, grâce à mon travail d'écrivain, j'ai dû fabriquer toute une théorie sur la grandeur de l'homme gris et normal confronté au topique littéraire de l'aventurier insatiable et à l'apologie du mouvement, de la nouveauté et de la fantaisie. C'est un subterfuge imaginé pour qu'on ne remarque pas trop avec quelle facilité, même malgré moi, je peux être d'une insipidité tragicomique. Il est également vrai que j'en ai toujours eu conscience et que, par conséquent, il était facile de prévoir que cela finirait par être un problème. Mais, sans que je sache comment ni pourquoi, l'amour perdurait, au moins en apparence. Et comme nous, les gens ennuyeux, ça ne nous ennuie pas de nous ennuyer, je ne percevais pas à quel point cette particularité minait les attentes de quelqu'un comme elle qui, par définition, n'était pas ennuyeuse – ou alors de façon différente. Plus

encore : parce que je connaissais tous les secrets de l'ennui, j'ai considéré comme évident qu'il me serait aisé de surmonter la phase de stagnation que connaissent tous les couples et qu'elle était la personne idéale pour que je ne change pas grand-chose à mes habitudes. Je n'en ai jamais consulté, mais je crois savoir que les thérapeutes du couple conseillent généralement d'augmenter la communication et la sincérité, et de susciter des conversations sur le *nous*. Moi, au contraire, je me méfie de la sincérité élevée au rang de dogme. Je préfère l'intuition aux certitudes. Comme, l'un et l'autre, nous nous traitons toujours avec respect et amour, et que pour ma part je continuais à gérer le facteur loterie avec avarice, tout roulait sans encombre. À ce moment-là, je savais déjà que nous ne formions pas un bon couple et que le responsable de cette dissonance, c'était moi plus qu'elle. C'est une simple question mathématique. Si l'un des deux a tout ce qu'il faut pour former un bon couple avec quatre-vingt-dix-neuf pour cent du reste de l'humanité et l'autre non, pas la peine de chercher plus loin. Mais je ne vous ennuierais pas davantage avec ces asymétries scabreuses et je vais conclure. Un jour, lors d'un voyage au Portugal, nous avons visité le sanctuaire du Bom Jesus. On y va en voiture mais, à partir du parking, il faut grimper un escalier de pèlerin qui n'en finit pas. Je me souviens de la montée comme d'un de nos grands moments de vérité. Les couples se soudent davantage dans les silences que dans les conversations. En pleine ascension, je calculais le nombre de kilos que j'avais pris depuis que nous nous

connaissions. C'était une pensée inopportune, mais ma totale inexpérience en tant que pèlerin ne me permettait guère de faire mieux et mon niveau de spiritualité était aussi précaire que ma résistance physique. Chaque tronçon d'escalier était l'antichambre d'un autre tronçon, jusqu'au moment où, je ne sais comment, nous sommes arrivés en haut. Le paysage était imposant, comme le caractère monumental du sanctuaire, mais l'effort nous avait éprouvés de manière visible. Si, au moment d'entamer l'ascension, nous étions en couleurs, en arrivant au sommet nous étions en noir et blanc. C'est alors que, surgissant d'une faille temporelle, est apparu un photographe ambulancier, semblable à ceux qu'on trouvait en bas de la Rambla au siècle dernier. Il avait un appareil photo de musée, fait pour impressionner les touristes imprudents, et avec nous ça a marché. Les échantillons de photos qu'il nous a montrés étaient délibérément kitsch. Un cadre en forme de cœur et, encadrés à l'intérieur, des couples voués au bonheur, qui, en raison de la candeur anachronique de leur expression, auraient pu être la fille et le soldat de la chanson bien connue. Mais nous, nous étions modernes, condescendants envers nos propres sentiments. Et en nous prêtant à cette photo, nous n'agissions pas avec une sincérité romantique, mais avec ironie, cherchant davantage le plaisir de la parodie que le souvenir d'une émotion digne d'être encadrée. Dans notre façon de poser, nous mimions une niaiserie stéréotypée, mais quelques minutes plus tard, quand le photographe nous a donné le tirage – en noir et blanc,

comme le portrait mélodramatique d'un roman-photo des années 1960 –, je me suis rendu compte, surtout à son expression et à cause de l'abîme qu'il y avait entre sa beauté à elle et ma morbidité aggravée par l'escalier, que ne pas former un beau couple n'était plus anecdotique mais bien le cœur du problème. Au lieu d'admettre la vérité – révélée par l'astuce du photographe qui, peut-être pour accélérer le destin, avait choisi l'image où nous avions l'air particulièrement désemparés –, et au lieu d'avoir le courage de lui proposer de nous séparer sur-le-champ, sans anesthésie, j'ai choisi la décadence de l'ennui. Et au lieu de célébrer les années de plénitude, quand l'amour est propulsé par les affinités et l'enthousiasme, je n'ai eu ni la générosité ni la présence d'esprit, ayant entre les mains le diagnostic irréfutable de la photographie, de démissionner avant qu'on me mette dehors.